

La réaction de Thierry Hin au témoignage de Marc Norguez

Le stylo et la serpette : La génération Devaquet et la presse quotidienne nationale.

Avertissement : La mémoire est capricieuse et sélective quand elle n'est pas recomposée (Les historiens qui ont rencontré des résistants en savent quelque chose !). S'il y a des erreurs ou des imprécisions merci de rectifier le tir ! J'ai voulu faire un peu léger. Un peu d'auto-censure. Mais comme dirait le petit gremlin de l'Elysée, j'assume tout !

Je ne vais pas reprendre le très concis et précis témoignage de Marc Norguez concernant les liens entre le SGL et l'UNEF. Ici juste quelques lignes concernant les activités « industrielles » de quelques militants de l'UNEF de 1986 à 1991, et, à la demande de l'excellent Guillaume Hoibian !

J'ai travaillé dans la presse, de l'automne 1987 à l'été 91 et puis j'ai refait un mois de travail en juillet 92. Dès 1988 ou 89, Olivier Meier [président de l'UNEF de 1988 à 1993] me demande de faire l'interface (terrible expression !) entre l'UNEF et le SGL-Départ Imprimerie. L'objectif étant de recueillir tous les services du week-end et ensuite de les communiquer aux valeureux travailleurs. Donc je passais tous les vendredis, vers 16h30 au siège du SGL, boulevard Blanqui. Depuis Tolbiac, il n'y avait pas loin. «Interface» veut également dire que j'étais en première pour régler litiges, conflits et reproches liés au travail des uns et des autres. Comme je suis pour la paix des familles et honnêtes, je vais être très clair : globalement il n'y a pas eu de soucis. Alors oui nous étions observés minutieusement par les ouvriers qui, en quelques semaines, pouvaient se faire une idée très juste des qualités des uns et des autres. Et puis, on ne va pas se mentir : Certains nous détestaient cordialement (feignasses d'étudiants !). Enfin les camarades de l'UNEF ne faisaient pas tous l'effort de discuter avec les ouvriers ou les prenaient un peu de haut ! (Jeunes cons !)

Nous travaillions principalement et presque exclusivement dans les imprimeries suivantes :

- *Le Figaro* : Paris-Print (Plaine-Saint-Denis) puis déménagement à Roissy-Print (Tremblay) à partir de 1989 ou ou 90. C'est loin !

- *Le Monde* : Boulevard des Italiens puis la Plaine-Saint-Denis puis nouvelle imprimerie à Ivry, près de la confluence de la Marne et de la Seine.

- *L'Humanité* : Faubourg Poissonnière.

- *L'Agefi* : Journal financier en vente uniquement par abonnement, avec un grammage de papier très élevé. Pas de déchets. Ce journal était imprimé à l'imprimerie du Croissant, rue du Croissant à quelques mètres d'un célèbre café. Cette imprimerie était installée dans un ancien hôtel particulier du XVIII^{ème} siècle. Machines anciennes, boucan infernal ! Le grand Jean Allemane y a travaillé (comme disent les élèves : trop la classe !). Pour l'anecdote : pendant l'âge d'or de la presse et donc du quartier de la presse sur un côté de la rue du croissant, il y avait 14 cafés collés les uns à côté des autres ! Toute une époque ! comme dirait Raoul Volfoni.

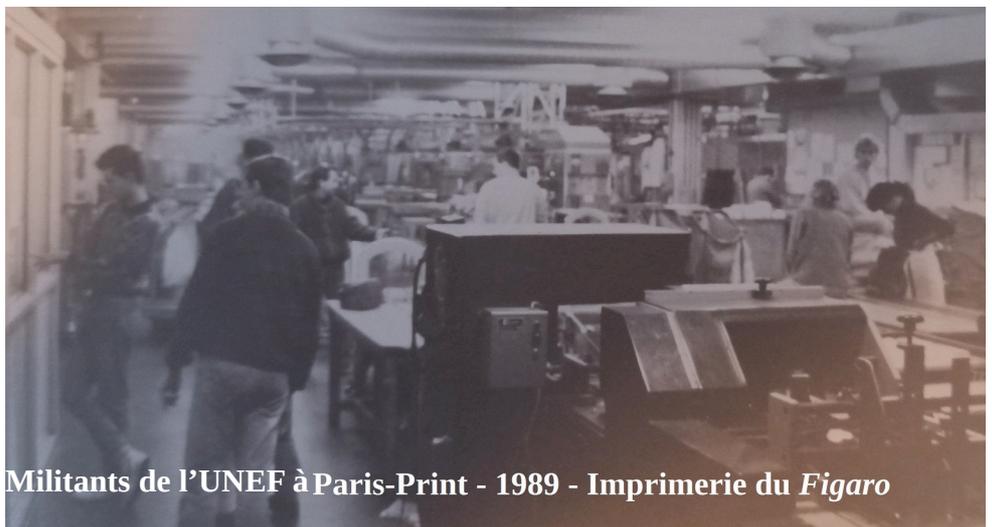
Nous travaillions moins souvent à l'imprimerie qui tirait *Libération* et *Le Parisien*, je ne sais même plus où elle se trouvait (Ambiance assez froide !). Et puis dans les entrepôts du Boulevard Ney (routage de périodiques) à l'ambiance triste et déprimante sinon délétère !

Horaires : Nous travaillions du vendredi soir au lundi matin. Principalement au *Figaro* et au *Monde*. Un service = 5h20, je crois au *Figaro* et 6h00 au *Monde*. Nous faisons en

moyenne 3 services par week-end. La plupart du temps le double service du *Figaro* le samedi soir (fin entre 2 h00 et 5h00) et le simple service du dimanche soir. *Le Monde* : samedi après-midi pour l'édition dimanche-lundi (Les rotatives tournaient à 12h10) Exceptionnellement on triplait le samedi... Hem ! Maximum 4 services. Quand je finissais le lundi matin vers 5h00, j'étais merveilleusement frais pour le cours de Daniel Nony en milieu de matinée (amph N de Tolbiac).

On travaillait au « Départ », c'est à dire au « routage » en aval des activités d'impression. Les besoins étaient moindres pour faire tourner une rotative et puis ce sont des métiers qui nécessitent une formation longue. Pour traiter les journaux, les marger, les plier en 4, coller une bande autour du journal avec adresse, ficeler plusieurs journaux partant au même centre de tri et puis mettre tout cela dans de magnifiques sacs en toile de jute, il fallait s'affairer autour d'une machine de routage. Le capitaine au collage, et les étudiants prolétaires aux autres postes (Machines de routage, Zaandam du nom de la ville des Pays-Bas. Beaucoup de matériels d'imprimeries venaient de ce pays, vieille tradition d'édition et d'impression des Provinces-Unies depuis la Réforme). Enfin les journaux destinés aux maisons de la presse étaient traités par pleines poignées. Paquets de 50 journaux environ.

Compétences attendues au bout de quelques semaines : tenir le rythme quand il faut mettre dans la machine de routage plusieurs poignées de journaux qui filent à la vitesse de la lumière !



Militants de l'UNEF à Paris-Print - 1989 - Imprimerie du Figaro